Document généré le 24 avr. 2024 15:10

XYZ. La revue de la nouvelle

Le soleil de Bangkok

Émilie Vincent

Numéro 73, printemps 2003

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3768ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Vincent, É. (2003). Le soleil de Bangkok. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (73), 7–7.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le soleil de Bangkok*

Émilie Vincent

Les rues de Bangkok sont sales, polluées par la poussière et les cris des passants qui se bousculent. Un bourdonnement incessant, le son de mon quotidien. J'observe les autres enfants qui jouent non loin de moi. Ils crient, ils chantent, ils pleurent. Ils respirent la vie, goûtent le bonheur. Leurs sens sont stimulés par l'odeur moite d'une chaleur d'été, effluve de liberté. Ils s'enivrent du parfum réconfortant de l'amour. Ils mordent dans la vie, la goûtent, la dégustent. Pour eux, tout est blanc, jamais gris, jamais noir. Un bonheur naïf certes, mais que j'envie par-dessus tout. Je les regarde, à des lieues de leur bonheur infini, seule, sur le pavé de terre battue, recroquevillée sur moi-même telle une larve desséchée. Ma vie, je la traîne, comme on porte un torchon sale, du bout des doigts, avec dédain. Je voudrais la voir rose, toute sereine et paisible, mais un écran de verre teinté vient assombrir mes couleurs. L'odeur salée de la sueur, l'haleine fétide de l'alcool, l'effluve fade de la chair, voici le parfum qui me colle à la peau. J'empeste le monde comme une poubelle abandonnée dans une ruelle sous un soleil plombant. Mon âme sombre dans la fosse septique de la honte. Elle me gruge de l'intérieur, comme un ver rongeant un cadavre. Le boulet niché dans ma gorge prend de l'amplitude, me tient prisonnière de mon désespoir, m'étouffe, me tue à petit feu.

Il fait soleil aujourd'hui. Les rayons chatouillent mon visage. Un soleil semblable à celui qui luisait le matin où on m'a arrachée de mon lit d'enfant pour m'étendre dans celui des grands…

* Ce texte a remporté le prix AGECAL-EXOTICA 2002 du cégep André-Laurendeau.